

Témoignage de Jacqueline BONIFAY,

Déportée au camp nazi de Schelklingen,

Témoignage rédigé par Néo VERRIEST, des suites de ses entretiens avec Jacqueline BONIFAY, en juin 2019



« Je suis née le 22 juin 1929 à Saverne, petite commune alsacienne à trente-six kilomètres de Strasbourg et quarante kilomètres de la ligne Maginot, dans le Bas-Rhin.

En ces années 1930, notre humble famille nombreuse vit paisiblement dans ma commune natale, formée de mes six frères et sœurs, mes parents, ainsi que mon grand-père. Règne en Alsace un esprit profondément français, hérité des précédents conflits et annexions, en 1870 et en 1914. A travers les temps, ma famille a été marquée par les différents

changement de couleurs de notre territoire. Mon grand-père maternel, Jean-Baptiste Bitterolff, refuse de faire son service militaire pour l'Allemagne lorsque notre territoire est annexé au grand « Reich » allemand, après la guerre de 1870. Son « insolence » et son « arrogance » provoquent l'incompréhension et l'indignation d'une partie certaine des habitants de son village, soucieux de reprendre un quotidien stable, avec ou sans la présence allemande. Deux jours après, accompagné de son baluchon, il quitte l'Alsace, sa terre natale, pour de nouvelles contrées, il n'a pas vingt-et-un ans. Quant à son frère aîné, étant élève au sein d'une école militaire française, il poursuit sa carrière militaire à Paris. La « Grande Guerre » est mère d'espérance pour cette poignée d'exilés, désireux de retrouver « l'Alsace et la Moselle » ! En 1918, quarante-sept ans après son départ, l'Alsace redevient française. Instinctivement, Jean-Baptiste, autrefois jeune vingtenaire désormais père de famille et chef-cuisinier de renom, revient en Alsace et installe sa famille dans la petite commune de Saverne, dans le Bas-Rhn. Mon père, Georges Wencker, y voit le jour avec le siècle, le 11 février 1901, et y rencontre sa future épouse, Marthe Bitterolff, de quatre années sa cadette.

Nous possédons trois commerces dans le secteur, à Saverne, Strasbourg et Sarrebourg, trois poissonneries réputées commerçant également fromages et viandes, qui ont dû fermer faute d'approvisionnement. Je n'ai que dix ans lorsque, au début du mois de septembre 1939, la guerre est déclarée. Dès le début de la « drôle de guerre », malgré la protection de « l'infranchissable » ligne Maginot située à une quarantaine de kilomètres, nous craignons d'avoir à nouveau à faire face à un énième retour des Allemands, et une nouvelle annexion. Le 22 Juin 1940, alors que je fête mon onzième anniversaire, les troupes allemandes rentrent dans la ville. Ce même jour, l'armistice est signé par le Maréchal Pétain. Malgré mon regard d'enfant, en voyant ces hommes au pas de l'oie, ces croix gammées hissées de part et d'autres de la ville, plus que jamais, je me suis sentie Française et fière de l'être. La germanisation de l'Alsace, une fois de plus, commence, malgré la désapprobation d'une partie certaine de la population. **Jamais mon père ne se soumettra à une idéologie fascisante et autoritaire.** Malgré nous, une part de notre âme est d'ores et déjà en « Résistance ». Un mot d'une grandeur et d'une beauté certaine, bien que tout reste à inventer...

Cette germanisation se caractérise en de nombreux points : il est rapidement interdit de parler français dans la rue, nous devons jeter et brûler tous les livres en français, infâme habitude nazie des « autodafés ». Les noms des rues, des villes et des villages sont germanisés : bienvenue en « Elsass ». De même, les plaques des cimetières, où sont inscrits quelques mots francophones, tels que : « Ici repose... », sont grattés. L'Alsace est allemande et le régime le fait comprendre violemment. Les professeurs bilingues gardent leur poste, les autres sont expulsés... Quelle chance ! Ma professeure, allemande, n'aime pas particulièrement le Führer et ne s'étend pas sur le sujet. Lorsque mon frère fait son arrivée dans sa classe, il dit au professeur : « Guten tag Herr... », un simple « bonjour monsieur ». Soudainement, le professeur les fait ressortir en rang, avant de rentrer de nouveau en classe. Il leur donne les nouvelles consignes : ordre est donné de se lever et à chaque début de journée de crier « Heil Hitler ! ». Quelques élèves sont dubitatifs, parmi lesquels mon frère. Ce jour-là, tous l'on fait, sauf un élève, resté assis, mon frère. Lorsque le professeur lui demande des explications, il lui répond : « **Ça, je ne le ferai jamais !** ». Jamais. De même, lorsque nous nous rendons à l'église, nous nous revêtons de vêtements tricolores, parfois ornés d'un petit

drapeau jaune, l'emblème du temps militaire de mon père. En cette sombre période, beaucoup d'hommes en âge de se battre sont enrôlés de force dans la Wehrmacht et les plus jeunes dans les Jeunesses Hitlériennes, ce qui risque probablement de nous arriver. L'Alsace est allemande. **S'il gagne notre conscience, le nazisme régnera en maître sur le territoire. Ce qui ne risque pas d'arriver dans la famille Wencker...**

De nombreux soldats français avaient été faits prisonniers de guerre lors de la défaite, nombre d'entre eux sont internés en Alsace. Des lieux inadaptés sont utilisés pour les accueillir, c'est le cas d'un château près de chez nous, dans la périphérie de Saverne. Un jour, un passant me demande de l'aide pour donner du lait à l'un des prisonniers souffrants, qui agonise dans sa pièce, que les autorités militaires allemandes refusent de soigner. En effet, les prisonniers de couleur sont volontairement beaucoup moins nourris, juste pour pousser un peu plus loin l'humiliation, ils ne sont pas considérés « humains ». « *Die schwarze Schande* », « **la Honte noire** », **fait partie de la honteuse propagande diffusée dans l'Alsace**. J'accepte évidemment de venir en aide à ce prisonnier, mais que faire ? Nous connaissons les horaires des tours des gardiens. C'est ainsi que je donne un pot au lait à son camarade, montée jusqu'à la fenêtre à l'aide d'un système de corde. Nous recommençons une deuxième fois quand, voyant le pot vide descendre, un gardien m'aperçoit et se met à me courir derrière ! Heureusement pour moi, le soldat doit s'arrêter aux portes de la ville, où ils ne peuvent rentrer armés, ce qui m'a inévitablement sauvé ! *Quelques temps après la « Libération », j'aperçois dans la rue deux hommes de couleur que je suppose reconnaître, sans les connaître. Quand je suis rentré chez moi, ma mère m'annonce que deux hommes, un en particulier, étaient venus me remercier pour les avoir sauvés, il y a plusieurs années de cela !*

Sans nos trois commerces d'avant-guerre, subvenir aux besoins d'une famille composée d'une dizaine de personnes devient de plus en plus difficile. Nous cultivons le jardin pour avoir des fruits et des légumes et élevons poules et lapins, néanmoins, nous n'avons jamais manqué de rien. Un jour, mon père reçoit une convocation de la Wehrmacht, il se brute à l'heure indiquée. Les officiers qui le questionnent lui expliquent la raison de sa venue : « Nous connaissons votre situation. Si vous vous alliez à nous, nous vous aiderons à améliorer votre situation financière. Vous devez prendre la carte du parti (en l'occurrence le parti nazi) et inscrire vos enfants aux Jeunesses Hitlériennes ». Mon père leur répond, presque instinctivement : « **Je ne vends pas mon âme pour de l'argent** ». Autant hébétés par l'audace de mon père que fous de colère, ils le laissent partir. En effet, mon père est une personne très influente à Saverne, ils ne peuvent pas se permettre de le retenir, mais se promettent de garder un œil sur lui. Depuis plusieurs années, mon père est président départemental du Souvenir Français, association patriotique ayant vu le jour à la suite de la guerre de 1870, notamment pour l'entretien des tombes des Morts pour la France, ainsi que des Diabes Bleus, ayant été chasseur à pied. De plus, mon père est connu pour être vertement opposé à la germanisation, **fervent gaulliste et résistant à l'occupant**.

En sa qualité de président de l'association mémorielle la plus influente depuis 1887, il est dépositaire d'un fanion glorieusement gagné à la bataille de Donon lors de la Première Guerre Mondiale, ce qui est illégal dans un territoire allemand. **Mon père est dénoncé par un « ami »**. Convoqué une nouvelle fois par la Wehrmacht, il se lève, pointe son index vers ses

interlocuteurs, beaucoup plus brutaux cette fois-ci : « C'est vous qui dites que je possède ce fanion, je ne l'ai jamais dit ni même prononcé ! ». Le gradé SS se laisse opposer une fin de non-recevoir. A vrai dire, il a toujours osé dire ce qu'il pense ! Quelques jours après, les SS décident de perquisitionner la maison. Habitué à ces véhicules, je vois arriver trois d'entre eux en rentrant de l'école avec mon petit-frère Bernard. En courant, nous arrivons à dépasser le véhicule. Je me précipite sur mon père à temps, en criant : « Papa, les SS montent la rue ! ». Mon père prévient ma mère, déjà enceinte de plusieurs mois... Elle décide de cacher le fanion sous un tablier, contre son ventre ! Quelques secondes plus tard, l'on tambourine à la porte. « Perquisition générale, nous venons chercher le fanion ! » crie un gradé. Ils vident et retournent la maison, soulèvent les matelas, vérifient les cartables des enfants, renversent la literie. Comme si de rien n'était, ma mère continue de les suivre ! Derrière ce SS au regard menaçant, je comprends que cette perquisition sera suivie d'actions répressives. Les SS repartent évidemment bredouille !

Le 7 septembre, ma petite-sœur Marie-Odile vient au monde, notre famille est, une fois de plus, comblée de joie et de bonheur. Entre temps, mon père avait enveloppé le fanion dans des journaux, pour leur odeur prononcée d'encre, un bon répulsif pour les mites. Bernard, huit ans, se voit confier le soin de cacher le fanion sous la toiture. Cette période de l'année, en Alsace, il fait déjà très froid, *moins six degrés Celsius*. Le 27 octobre 1942, à cinq heures du matin, un camion s'arrête devant la maison et réveille toute la maisonnée. Mon père se lève, se précipite en bas et ouvre la porte, il est violemment repoussé. « **Vous allez être déportés** » lui somme le militaire allemand. Peu à peu, les enfants descendent. Nous sommes sommés de montrer nos cartes d'identité, comme nos cartes alimentaires, d'usage en cette période, ce que mon père, enfermé dans le salon, se charge de faire. L'on nous annonce que nous partons en « déportation ». Il faut rapidement rassembler quelques affaires, nous faisons au plus pressé... Je change les couches du bébé, demande à mes frères et sœurs d'enfiler un manteau et de préparer quelques affaires. Dans la panique, ma mère fait un malaise, c'est un prêtre appelé en urgence qui vient la réveiller et la soutenir moralement. Je m'occupe de mes frères et sœurs, particulièrement de la petite Marie-Odile, ma mère, quant à elle, n'a même pas emporté un bonnet. Je prépare un manteau à la hâte avant de sortir de la maison, sous les vociférations des SS. Ce jour d'automne, je n'ai que treize ans et quatre mois.

Les SS nous font monter dans le camion en fonction de notre âge. Quatrième des huit enfants depuis peu, je saute du convoi lorsque je m'aperçois qu'ils n'ont pas pris le bébé de trois semaines, laissé dans son landau, sur la neige. Je leur demande : « et le bébé ? ». L'homme regarde sa feuille et répond, par pur cynisme : « Pas de bébé ! », alors que la petite hurle à quelques mètres de lui. **Ma petite sœur de six semaines est sur le trottoir, dans la neige, en des températures négatives.** Elle va mourir sous les rires de SS ! Ma mère, effondrée dans ce camion étroit, en est traumatisée. *Heureusement, le bébé sera recueilli « in extremis » par une voisine réveillée par les hurlements des SS. Cette dernière la confie à sa marraine, qui la garde trois ans durant.*

Le camion nous emmène à la gare de Saverne, nous montons dans un étroit convoi, assis avec nos bagages. Le convoi fait quatre-vingt-dix kilomètres en une douzaine d'heures, depuis Saverne jusqu'à Colmar, où le convoi récupère d'autres détenus. Nous retrouvons par

ailleurs dans cette gare de triage un cousin avocat, également raflé et engouffré avec nous dans une salle de regroupement. Nous passons la nuit dans cette grande salle, nous y recevons une soupe, une bonne âme nous offre une grappe de raisins, ma mère manque de s'étouffer en la mangeant. Le lendemain matin, nous montons dans un car en partance pour la gare, où nous montons dans un train. Sous les hurlements et les pleurs, nous partons en direction du « pays » du Bade Wurtemberg. **Nous sommes déportés pour motif « politique », en tant qu'opposants à la germanisation de l'Alsace, au camp nazi de Schelkingen.** En tant qu'Alsaciens et, de facto Allemands selon Hitler, nous sommes considérés comme « récupérables », « rééducatibles » et « redressables », pour le régime, par le travail. **Enfermé dans un wagon, sans eau, ni nourriture, pendant une période interminable.** Pendant le trajet, mon père se penche vers nous et nous souffle : « Mes enfants, si vous gardez la foi, nous reviendrons tous », parole d'espérance inestimable pour nous. Tout le long du trajet, nous prions, espérons, aimons, plus que jamais. Quoi qu'il advienne, le Bon Dieu nous protège.

Toujours sous les hurlements et les coups, nous descendons dans les cris et les larmes du train. Nous sommes acheminés à pied en direction d'un camp entouré de barbelés, une effrayante guérite se trouve à l'entrée. Nous sommes laissés à notre sort dans la cour du camp, nous attendons des heures dans le froid et la neige alors que les chefs de famille sont convoqués. Nous sommes ensuite installés dans notre insalubre bâtiment, notre « chambrée ». Dans cette étroite pièce, nous sommes trente-neuf, entassés avec un « lit » de huit, des espaces superposés faits en bois et grouillants de puces. Nous sommes alors neuf, mes parents, André, Aimé, Raymond, Reine, Yvette, mes frères et sœurs, ainsi que le petit Bernard. Dans le camp, se trouvent deux « toilettes » insalubres, pour un nombre imposant de détenus. De même, nous avons accès au « lavatori », une insalubre salle d'eau, avec des petits lavabos en zinc, complètement gelés. Je suis affectée aux travaux forcés, au nettoyage, la cadence du travail est difficilement supportable pour une jeune fille de mon âge.

Les hommes partent très tôt le matin pour travailler en dehors du camp, contrôlés par les SS et leurs féroces chiens, qui n'hésitent pas à frapper ou humilier un réfractaire. **Le travail, éprouvant, emmène vers la mort nombre de ces hommes affaiblis.** Un jour, les hommes de ma chambrée trouvent un petit poêle sur le chemin. Les pièces sont cachées furtivement dans leurs corps déjà creusés. Sans que, ni les soldats, ni les gardes, ni les SS ne s'en aperçoivent, le poêle est remonté dans la nuit, une fois les kapos sortis de la « chambrée ». Nous utilisons des lattes de bois des « lits » supérieurs, où dorment souvent les enfants. Un jour, en pleine nuit, l'étage supérieur s'écroule, mon voisin, un jeune homme de dix-sept ans, me tombe dessus avec les quelques planches de bois et le peu de paille pleine de puces. J'ai crié à travers la pièce ! Une dame qui partage notre chambrée ironise sur notre sort, en me glissant : « Pour une fois qu'un joli jeune homme te rend visite, tu réveilles toute la chambrée ! ». L'humour dans l'horreur.

La faim, le froid, la fatigue et la peur deviennent une part de notre quotidien. Les repas du midi et du soir sont les mêmes : un liquide chaud, sorte de « soupe » composée de beaucoup d'eau, une poignée de pommes de terre, parfois agrémentée de tomates. Le matin, nous avons du « café » torréfié au gland et, exceptionnellement, une petite tranche de pain. **Beaucoup sont là pour travailler, le rappel leur est souvent fait à leurs risques et périls**

puisque plusieurs détenus « non-productifs » sont transférés en camp d'extermination. Quelques semaines après notre arrivée, mon père est transféré en Bavière, dans un camp de travail, à Gendorf, une usine de gaz de guerre. Quant à mes grands-frères, André, Raymond et Aimé, ils ne tardent à être enrôlés de force dans la Wehrmacht pour les plus âgés, les Jeunesses Hitlériennes pour les plus jeunes. La famille est éparpillée de part-et-d'autres de l'Europe de l'Est, mon père en Bavière, nous dans le Wurtemberg, mes frères aînés en de sordides plaines, sur le front russe. Nous nous quittons, avec l'espoir, aussi minime soit-il, de nous revoir. Je deviens responsable de ma mère, défaillante et branlante depuis l'histoire de son bébé, que nous ne croyons plus de ce monde depuis longtemps, ainsi que de mes petites-sœurs et de mon petit frère.

A trois reprises, une arme est pointée sur moi, les SS peuvent tout se permettre. Plusieurs exécutions sommaires ont lieu lorsqu'un détenu montre un signe de refus d'obtempérer, nous n'en savons que très peu, le devinant au grès des disparitions. Un événement traumatique marque profondément la petite fille que je suis. Une soirée, un coup de feu dans la serrure provoque la panique générale, je vois arriver à la porte de la chambrée le chef de camp, accompagné d'un autre SS. Le chef de camp se met à crier « Jacqueline ! » à travers la chambrée, il n'est pas entièrement dénudé, **déshabillé uniquement où il ne faut pas.** Une vision insoutenable, à treize ans, l'on ne sait pas ce qu'est un homme. L'homme continue de vociférer, à moitié saoul, tenant dans une main une arme, prête à tirer. Le SS, pouvant se permettre, voulait me violer. Cet homme n'arrivera à ces fins, certains détenus profitant de son état de sobriété pour le maîtriser, il ne réitère pas. Des hurlements, puis des pleurs, pour ma mère et mes sœurs, quant à moi, pas une larme n'a coulé. **L'indicible, l'insoutenable, se montrent au regard innocent d'une jeune fille qui, malgré son jeune âge, a déjà traversé tant d'épreuves.**

De nouveau, les wagons à bestiaux, les coups, les cris, l'infamie. Nous sommes transférés à Altötting. Loin du camp, cette petite commune de Bavière, ville profondément marquée par la piété mariale due à Notre-Dame d'Altötting, Vierge noire depuis un incendie. J'ai tellement faim après avoir tant souffert du manque de nourriture ces dernières années. Un beau jour, mon père m'annonce discrètement que le Général Leclerc vient de libérer Strasbourg, l'Alsace et ma chère commune de Saverne. Je me mets à pleurer. Je n'avais jamais pleuré, ni lors de notre arrestation, ni lors de la déportation, ni à notre arrivée au camp, ni lors du départ de mon père et de mes frères. Un officier SS mangeant dans l'auberge va voir mon père et lui demande pourquoi une si jolie jeune fille pleure ainsi. Mon père, ayant toujours osé dire ce qu'il pense, lui répond : « Je lui ai annoncé que le Général Leclerc venait de libérer Strasbourg ! ». Le SS s'approche de moi, met sa main sur mon épaule et me murmure : « Ne pleure pas, nous arriverons à reprendre Strasbourg ! ». Mes larmes redoublent d'intensité !

Nous sommes exploités jusqu'à notre dernier souffle. Mon père reste dans le camp de travail, une usine de gaz où des pièces pour du matériel militaire pour l'aviation et les armes sont également construites pour l'effort de guerre nazi, par une main d'œuvre « peu couteuse », les déportés, exploités jusqu'à leur dernier souffle. Lorsque mon père ne voit personne autour de lui, il fait en sorte de saboter les pièces, en enlevant un boulon intérieur qui ne se voit pas à l'œil nu mais rend inutilisable la pièce. Il agit de même avec les armes qu'il

manipule. Il connaît le risque permanent, si l'on se rend compte qu'il sabote, il est fusillé sur le champ et nous risquons beaucoup, de même pour ses camarades de déportation. Nous restons « Résistants » au sein même du camp... Alors que la fin de la guerre approche, des armes sabotées sont découvertes, les supérieurs et responsables du camp cherchent les responsables et l'écrou se resserre inévitablement sur lui... Les kapos découvrent que c'est lui bien après, l'on ne sait comment, et lui annoncent sur le champ son exécution. Bien heureusement, il est déjà trop tard pour eux, les armées alliées sont à quelques kilomètres, les SS abandonnent le projet, prévu pour la journée-même. Ils fuient et laissent mon père à son sort. **Il s'en est fallu de peu, quelques heures tout-au-plus.**

Un soir, nous entendons depuis un haut-parleur un message de l'armée américaine, diffusé en boucle jusqu'à minuit : « Éclairez la ville, sinon nous allons la détruire ». Avec mon père, nous partons faire du porte-à-porte pour demander à chacun d'ouvrir ses volets et d'allumer ses lumières. Deux soldats de la Wehrmacht, un gradé et son ordonnance, nous interpellent et demandent à mon père ce que nous faisons. Soudain, le gradé pointe son revolver sur mon visage. Je lui dis calmement : « Nous répondons à l'appel de l'armée américaine qui est à deux kilomètres à vol d'oiseau pour que notre ville ne soit pas détruite ! ». Lorsque je sens l'arme pointée sur mon front, je ressens le besoin de dire à cet homme : « **Tire moi dessus, imbécile !** ». Il prépare son arme. Je m'approche de lui, cogne le pistolet sur mon front. En le regardant dans les yeux, je lui crie : « Eine Toter, zwei Toter, aber der Krieg ist verticht ! », il me tuera, un mort de plus, mais la guerre est perdue pour lui ! Qu'attend-il ? Le militaire retire peu à peu son arme, certainement s'est-il dit que cette gamine si affaiblie allait le hanter toute sa vie ! Le lendemain, nous sommes libérés, des centaines de prisonniers sont faits. **Après deux années de déportation, nous sommes très affaiblis, mon père a perdu une quarantaine de kilogrammes depuis ce jour d'automne où nous avons quitté mon Alsace natale.** Nous sommes transférés dans un centre de rapatriement, diminués, dans l'attente d'un retour à Saverne.

Très amoindrie et amaigrie, je suis tiraillée par la faim, alors que je me balade sur le bord d'une rivière, j'aperçois un panneau où est écrite l'inscription : « Une boisson achetée, un poisson fris offert ». Je me mets en tête de trouver cette auberge et demande le chemin à un pêcheur sur sa barque, un ancien prisonnier de guerre. Il m'indique le chemin puisque plusieurs prisonniers de guerre y sont logés aux étages, avant de me chuchoter : « Mais, après tout, si vous souhaitez du poisson, je peux vous en donner ! ». Ce jeune homme, âgé d'une trentaine d'années, me donne quelques poissons. Ce qu'il fait à chaque fois que je retourne aux abords de cette rivière. Ma famille souhaite rencontrer ce donateur inattendu et généreux, il s'appelle Alexandre Bonifay. De même, mes frères rentrent peu à peu, dont l'aîné de Stalingrad. Ils ont vu de leurs yeux ce que jamais un homme n'aurait dû voir. *Profondément marqué, jamais mon frère aîné ne pourra avoir une vie de famille classique, l'impossible oubli. Un véritable traumatisme pour lui, il mettra de nombreuses années à vivre, survivre, revivre.*

De plus en plus proches, Alexandre se joint à la famille de temps à autre, mon père aperçoit sans difficulté le rapprochement sentimental, inévitable. Lorsque nos chemins se séparent, nous nous promettons de correspondre. Notre rapatriement s'effectue en septembre 1945, après une visite médicale et le règlement de quelques démarches

administratives. Nous sommes pris en charge par la paroisse, notre maison étant occupée par des locataires mis en place par les autorités allemandes. Quelques temps plus tard, enfin, les locataires sont expulsés, nous arrivons le cœur battant devant la maison. Mon père souffle à Bernard : « Va chercher le fanion ! », ce dernier obtempère, le fanion n'avait pas bougé depuis trois ans. Avec beaucoup d'émotion, mon père le met sur la porte. Quel étonnement et quelle joie infinie... que de retrouver Marie-Odile, qui a bien du mal à se séparer de sa famille d'accueil ! Nous ouvrons la boîte aux lettres, quel étonnement de trouver la première lettre... d'Alexandre ! Son hospitalisation quelques mois plus tard, me précipite sur les routes, direction La Seyne-sur-Mer, dans le Var. Sa mère me mène à sa rencontre à l'hôpital Sainte-Anne, à Toulon, tuberculeux pendant sa détention, il était malgré tout contraint au travail forcé dans l'eau, malgré le froid et la malnutrition. Partis nous balader dans les hauteurs de La Seyne tous les trois, Alexandre me confie qu'il souhaite bâtir sur cette petite colline notre maison. Alexandre a quinze ans de plus que moi, mais sa rencontre bouleverse à jamais ma vie. **Je l'épouse le 7 septembre 1946 à Saverne**, deux enfants voient le jour des suites de cette union, Alain et Martine. Quelques mois plus tard, Alexandre construit de ses propres mains une maison, en 1947, le Clos Saint-Georges, où chaque pierre posée par sa main « est un « je t'aime ! ».

J'intègre en 1948 la Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), créée par les rescapés à la libération des camps, pour clamer : « plus jamais ça » ! Mon père, profondément gaulliste, toujours autant investi malgré son âge, commence quelques années après à la guerre à correspondre avec le Général de Gaulle, qui lui répond et... vient lui rendre visite pendant sa présidence ! Visiteur de prison, il s'occupe avec ferveur et piété des détenus, mais également des orphelins. Nous avons tous gardé la foi, nous sommes tous revenus. **Sur le ciel du camp, entre les fusillades et les brimades, une belle étoile veillait sur la famille Wencker, elle n'a jamais cessé de nous protéger.**

Alexandre a rejoint mes parents le 23 février 1992, je suis restée depuis ce jour inconsolable. Une quarantaine d'années après la libération des camps, je commence à témoigner dans le milieu associatif, puis quelques années plus tard dans les établissements scolaires, pour **lutter contre l'oubli**, pour que jamais la jeunesse n'oublie les affres de la déportation, restés profondément marqués en mon âme. Je n'ai **jamais eu de haine pour personne**, le pardon est indispensable pour qu'à jamais de pareilles évènements n'adviennent. Peu à peu, mes camarades de déportation de la section de La Seyne, dont j'assume la présidence pendant quelques années, disparaissent, emportant avec eux des souvenirs inestimables. Pourtant, notre message continue et continuera de perdurer auprès des plus jeunes, pour que, plus jamais, une enfant de treize ans ne connaisse l'horreur des camps. **Plus jamais ça !**

Tant d'années à transmettre un message d'avenir et d'espérance, tant d'années à aimer, réellement ».

Jacqueline

